



HAL
open science

L'interdit de la virginité transmis par les mères dans l'aire maghrébine

Isabelle Charpentier

► **To cite this version:**

Isabelle Charpentier. L'interdit de la virginité transmis par les mères dans l'aire maghrébine : Étude de cas sur quelques récits et témoignages d'écrivaines (franco)algériennes contemporaines. Knibiehler Yvonne; Arena Francesca; Cid Lopez Rosa Maria. La Maternité à l'épreuve du genre. Métamorphoses et permanences de la maternité dans l'aire méditerranéenne, Presses de l'École des Hautes Études en Santé Publique (EHESP), pp.137-146, 2013, Hors collection, 2810900892. hal-03688893

HAL Id: hal-03688893

<https://hal-u-picardie.archives-ouvertes.fr/hal-03688893>

Submitted on 6 Jun 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives | 4.0 International License

Article paru dans : Knibiehler (Yvonne), Arena (Francesca) et Cid Lopez (Rosa Maria) [dir.], *La Maternité à l'épreuve du genre. Métamorphoses & permanences de la maternité dans l'aire méditerranéenne*, Rennes, Presses de l'École des Hautes Études en Santé Publique (EHESP), 2012, pp. 137-146.

L'interdit de la virginité transmis par les mères dans l'aire maghrébine – Étude de cas sur quelques récits et témoignages d'écrivaines (franco)algériennes contemporaines – Isabelle CHARPENTIER

Résumé

Depuis une vingtaine d'années, des écrivaines (franco)algériennes d'expression française, brisent le silence longtemps imposé sur le tabou de la virginité et sur ses modes féminins de transmission, en prenant souvent appui sur leurs propres souvenirs de socialisation enfantine et adolescente. À la suite des travaux pionniers de la militante féministe Fadela M'Rabet au milieu des années 1960, des auteures aussi différentes que Maïssa Bey, Nina Bouraoui, Houria Kadra-Hadjadji, Leïla Marouane, Malika Mokeddem, Leïla Sebbar et Khalida Toumi-Messaoudi contribuent à mettre en lumière les formes souvent violentes, matérielles ou symboliques, de la socialisation genrée traditionnelle. En prenant appui sur quelques œuvres emblématiques, ainsi que sur les entretiens sociologiques inédits, parfois anonymés à leur demande, que certaines nous ont accordés, le présent article se propose d'éclairer comment ces écrivaines – et leurs personnages – mettent réflexivement en récit la socialisation maternelle des filles à l'interdit de la virginité. Ce dernier s'inscrit au cœur du système de valeurs dont le code de l'honneur, capital symbolique collectif détenu par la lignée familiale, constitue le point nodal. Les auteures décrivent comment, dès leur prime enfance, les jeunes femmes sont socialisées par leurs mères dans l'ignorance et la peur de la sexualité. Toutefois, l'essentiel des transactions éducatives reposant sur des stratégies d'évitement et de non-dits ou des métaphores obscures, la réception conforme par les adolescentes de ces discours allusifs n'est pas certaine. Subsistent dès lors des rites transgénérationnels de clôture symbolique de l'hymen : pratiques traditionnelles par lesquelles les mères s'érigent en « gendarmes de la virginité » de leurs filles et perpétuent efficacement l'ordre patriarcal ; pratiques, permettant aux aînées d'affirmer et de renforcer leur propre pouvoir statutaire au sein de l'endogroupe communautaire.

Notice biographique

Politiste et sociologue, Docteure en Science Politique, **Isabelle CHARPENTIER** est Maîtresse de Conférences en Science Politique à l'Université de Versailles - Saint-Quentin-en-Yvelines depuis 2000. Elle est chercheuse associée au Centre de Sociologie Européenne (EHES – CNRS).

Ses domaines de recherche sont la sociologie du genre, la sociologie de la littérature (France, Maghreb), la sociologie de la réception (littérature), la sociologie des pratiques culturelles (lecture, écriture, femmes, milieux populaires et mobiles sociaux ascendants).

Directrice de trois ouvrages collectifs (*Comment sont reçues les œuvres ? Actualités des recherches en sociologie de la réception et des publics*, Paris, Creaphis, 2006 ; avec Éric Darras, *La Politique ailleurs*, Paris, PUF, coll. CURAPP, 1998 ; avec Christine Détrez, *Écritures féminines au Maghreb : identités et résistances*, Paris, L'Harmattan, coll. Littérature & société, à paraître en 2011), travaillant dans une optique pluridisciplinaire, elle est aussi l'auteure de nombreux articles dans des revues de sciences humaines, sociales et politiques et de contributions dans des ouvrages collectifs (sociologie, littérature, science politique), publiés en France et à l'étranger.

L'interdit de la virginité transmis par les mères dans l'aire maghrébine – Étude de cas sur quelques récits et témoignages d'écrivaines (franco)algériennes contemporaines

Par Isabelle CHARPENTIER

Cristallisant des enjeux complexes liés aux constructions socioculturelles des genres et de la sexualité, l'impératif de préservation de la virginité des filles avant l'alliance conjugale se retrouve, sous des modalités variables, dans les trois religions monothéistes. Mais c'est dans l'espace musulman qu'il demeure aujourd'hui le plus prégnant. En matière de sexualité, les prescriptions et interdits prennent rarement l'apparence simple de règles juridiques formelles, ou même de normes religieuses explicites. La construction de la virginité n'y déroge pas, qui apparaît au moins autant culturelle et sociale que religieuse, ainsi que le souligne Zine-Eddine Zemmour : la « définition des codes de comportements et des attitudes échoit à la tradition, en complément ou en supplément du religieux »¹. Phénomène traditionnel et coutumier, la sacralisation de la virginité constitue l'un des aspects de la socialisation de la sexualité et, plus spécifiquement, du contrôle social de la sexualité féminine. En cette matière, l'intime apparaît éminemment politique, en ce qu'il « incarne », au sens étymologique, les relations socio-historiquement construites entre hommes et femmes, et qu'il est encadré par des normes genrées hégémoniques, assurant la reproduction de la domination masculine. Au-delà des discours prophétiques sur la « modernité », et malgré des changements socioculturels indéniables mais lents (progression de la scolarisation féminine, abaissement de l'âge moyen des filles au mariage, augmentation – timide – du célibat féminin au moins parmi les diplômées urbaines actives...), les enjeux liés à la virginité demeurent ainsi particulièrement saillants dans la société algérienne² contemporaine, mettant en lumière les tensions profondes qui la traversent.

Même si de manière différenciée selon l'origine sociale, le lieu de résidence rural ou urbain, l'âge, le niveau d'instruction, le degré de religiosité, la situation familiale, économique et professionnelle, les aînées, en particulier les mères et les grands-mères, vecteurs principaux de l'éducation aux traditions, continuent collectivement à jouer un rôle crucial dans la transmission normative précoce de l'impératif doxique de la pudeur et de l'interdit sexuel et, partant, dans la reproduction du pouvoir patriarcal. Depuis une vingtaine d'années, la littérature écrite par des Algériennes et Franco-algériennes³ se fait régulièrement l'écho de ces transactions éducatives, de leurs modalités et des enjeux qu'elles recouvrent.

Même si elles sont parfois accusées dans leur pays d'origine (confronté, qui plus est, à la violence islamiste dans les années 1990) de diffuser des clichés occidentalocentrés sur le statut – évidemment non homogène – des femmes dans les cultures islamiques, des écrivaines plus ou moins (re)connues des deux côtés de la Méditerranée ont choisi de briser le silence longtemps imposé sur le tabou de la virginité et sur ses modes de transmission, en prenant souvent appui sur leurs propres souvenirs de socialisation enfantine et adolescente. À la suite

¹ Zemmour (Zine-Eddine), « Jeune fille, famille et virginité. Approche anthropologique de la tradition », *Confluences Méditerranée*, n° 41, 2002.

² Mais aussi tunisienne et marocaine. Pour ce dernier pays, voir Charpentier (Isabelle), « Virginité des filles et rapports sociaux de sexe dans quelques récits d'écrivaines marocaines contemporaines », *Genre, sexualité et société*, n° 3, 2010 [en ligne : <http://gss.revues.org>] ; « Entre Islam et traditions – L'interdit de la virginité féminine (et ses contournements) au Maroc », *Sociologie Santé*, n° 31, 2010, p. 197-219.

³ On a en effet choisi d'analyser ensemble leurs trajectoires et leurs œuvres, en raison des nombreuses similitudes qu'elles présentent, à condition toutefois que ces femmes, lorsqu'elles l'ont quitté pour s'établir en France, aient vécu un temps assez long en Algérie, l'idée étant de les distinguer des écrivaines dites « beurs », nées en France d'un ou deux parents algériens, qui n'ont jamais eu de contact direct avec leur pays d'origine.

des travaux pionniers de la militante féministe Fadela M'Rabet au milieu des années 1960⁴, et dans un contexte d'effervescence d'une création littéraire au féminin donnant la part belle à l'expression intrinsèquement subversive du corps, des auteures aussi différentes que Maïssa Bey, Nina Bouraoui, Houria Kadra-Hadjadji, Leïla Marouane, Malika Mokeddem, Leïla Sebbar et Khalida Toumi-Messaoudi contribuent ainsi à mettre en lumière les formes souvent violentes, matérielles ou symboliques, de la socialisation genrée traditionnelle. Nées entre le milieu des années 1930 et le début des années 1980, elles sont souvent diplômées et occupent des positions socioprofessionnelles élevées (professeures du secondaire ou d'université, journalistes, artistes, médecins, femmes politiques...). Le recours au genre littéraire de l'autofiction, qui facilite la distanciation et la levée des (auto)censures⁵, est fréquent dans leurs récits rédigés en français.

Comment ces écrivaines – et leurs personnages – mettent-elles réflexivement en récit la socialisation maternelle des filles à l'interdit de la virginité ? Ce sont ces stratégies de prise de parole publique, et donc aussi de transgression des assignations genrées traditionnelles, que nous proposons d'éclairer, en prenant appui sur quelques œuvres emblématiques des auteures (franco)algériennes précitées, ainsi que sur les entretiens sociologiques inédits, parfois anonymés à leur demande⁶.

1. Honneur et virginité au cœur des transactions matrimoniales

L'exigence de virginité s'inscrit au cœur d'un système de valeurs dont le code de l'honneur [*horma*], capital symbolique collectif détenu en propre par la lignée familiale, constitue le point nodal. Ces « formes de cultures configuratives » évoquées par l'anthropologue Margaret Mead⁷ n'évoluent que très lentement. Comme le souligne Zine-Eddine Zemmour, « la virginité de la jeune fille n'est pas considérée comme une propriété ou un état personnel qui n'implique que celle-ci. [...] Fait familial, [elle prolonge au contraire] un système complexe de valeurs où [...] l'ensemble de la famille se considère impliqué [...] ; 'ignorée', niée comme 'être individuel', [la jeune fille] est seulement reconnue comme 'être familial'⁸ ». La

⁴ Fadela M'Rabet a publié chez l'éditeur français militant François Maspéro deux ouvrages pamphlétaires, souvent considérés comme fondateurs du féminisme universaliste algérien : *La Femme algérienne* (1965) et *Les Algériennes* (1967). Témoignant des espoirs déçus des femmes après l'indépendance du pays, ces livres ont créé une très forte polémique en Algérie. Dans son récit autobiographique *Une enfance singulière* (Paris, Balland, 2003), elle évoque à nouveau le tabou de la virginité, en dénonçant les crimes d'honneur auxquels son non-respect continue de donner lieu en Algérie.

⁵ L'universitaire Houria Kadra-Hadjadji (voir *infra*) explique sa préférence pour l'autofiction pour la rédaction de son unique roman exutoire *Oumelkheir*, publié à Alger en 1989 : « J'avais beaucoup trop tu mon enfance et mon adolescence dont le souvenir m'écrasait. [...] J'avais refoulé tout cela et j'étais même incapable d'en parler de vive voix, même aux proches. » La distance introduite par le recours à la troisième personne du singulier et à un prénom pour l'héroïne différent du sien va lui permettre de lever les difficultés : « Dans *Oumelkheir*, je me raconte à la troisième personne. [...] J'ai pris effectivement ma vie de 4 à 20 ans, mais je l'ai traitée à ma manière, différemment de ce qu'elle a vraiment été. [...] Même si c'est un roman, je peux dire que c'est ma vérité à moi. » Kadra-Hadjadji (Houria), « Entretien », *Horizons*, novembre 1989.

⁶ Plus d'une centaine d'entretiens semi-directifs approfondis, qui comportaient des questions sur les conditions de possibilité de l'écriture et de la publication des Maghrébines mais non sur l'interdit de la virginité, spontanément abordé par de nombreuses écrivaines interrogées, ont ainsi été réalisés en France et dans les trois pays du Maghreb dans le cadre du réseau de recherche international pluridisciplinaire « Écrire sous/sans voile - Femmes, Maghreb et écriture », placé de 2005 à 2008 sous la direction de Christine Détrez (ENS Lettres et Sciences Humaines de Lyon – Fonds de Solidarité Prioritaire France Maghreb – Maison des Sciences de l'Homme). Pour un premier bilan de cette recherche, voir Charpentier (Isabelle), Détrez (Christine) [dir.], *Voi(es)x de femmes écrivains du Maghreb : identités et résistances*, Paris, L'Harmattan, 2011.

⁷ Voir Mead (Margaret), *Le Fossé des générations*, Paris, Denoël, 1971.

⁸ Zemmour (Zine-Eddine), art. cit. Voir aussi Mounir (Hakina), « Apprendre l'identité de genre par corps : les ambivalences du rapport entre corps et honneur dans l'éducation maghrébine », in Grenier-Torres (Chrystelle) [dir.], *L'Identité genrée au cœur des transformations – Du corps sexué au corps genré*, Paris, L'Harmattan, 2010, p. 163-176.

romancière féministe Leïla Marouane⁹ confirme cette réalité lors d'un entretien réalisé à Paris en novembre 2007. De même, interrogée en novembre 2006 à Oran, une jeune romancière auteure d'un récit autobiographique publié sous pseudonyme précise, sous couvert d'anonymat : « Pour les mères, 'une fille non mariée est toujours une bombe' ! [...] L'hymen des vierges est perçu comme étant à la fois la meilleure pièce du trousseau, le lien identitaire avec le clan et la preuve de l'adhésion de la fille à ses valeurs. [...] L'hymen de la fille demeure la preuve de sa pureté et le signe... l'attestation de sa soumission aux hommes » C'est par les femmes de la famille, alliées objectives en la matière de la reproduction de l'ordre patriarcal, que l'interdit de la virginité est assuré, transmis et garanti.

2. Entre peurs et non-dits, pudeur et honte : socialisation des filles et transmission féminine de l'interdit sexuel

Dès leur prime enfance, les jeunes femmes sont socialisées par leurs mères dans l'ignorance et la peur, diffuse mais obsessive, de la sexualité, tue ou présentée comme « sale » et indigne, et la crainte des hommes.

Pour les filles, ne serait-ce que penser au sexe est un péché : la mère de Fikria, la jeune narratrice révoltée du premier récit autofictionnel de la romancière Nina Bouraoui¹⁰, *La Voyeuse interdite*¹¹, lui interdit même de regarder les fleurs, parce qu'elles pourraient lui suggérer des pensées « honteuses ». Insistant sur le silence qui entoure la sexualité, une jeune écrivaine dénonce les inhibitions et les frustrations que le silence des mères génère chez les plus jeunes, dépossédées d'un corps perçu comme honteux : « Il y a des sujets complètement tabous ! Par exemple, parler d'amour, de sexualité, [...], jamais ! Rien que par exemple, une fois, j'avais dit le mot 'embrasser', je ne sais plus en quelle occasion, mais c'était gentil ! [...] Ma mère a été choquée ! [...] La femme, on l'amène à se culpabiliser d'être femme. Par exemple, les premières règles, c'est tabou, on n'en parle pas, même à sa mère. [...] Ma mère vérifiait tout par derrière. Après moi, c'était toujours elle qui allait aux toilettes. Je ne sais pas ce qu'elle faisait, elle voulait voir... Elle voulait être sûre que je n'étais pas enceinte. [...] Ma mère, elle ne m'a jamais dit qu'il ne fallait pas avoir de rapport sexuel avant le mariage ! On n'en parlait pas. Ça va de soi quand on est une fille de bonne famille ! »¹² Le conditionnement

⁹ Née en 1960 à Djerba de parents algériens militants indépendantistes alors exilés, rentrée en Algérie en 1962, ancienne journaliste réfugiée en France en 1990 à la suite d'une agression par un commando islamiste, elle vit maintenant à Paris et se consacre exclusivement à l'écriture depuis 1996. Publiée en France, traduite dans une dizaine de langues mais pas en arabe, elle est l'auteure de romans qui mêlent constamment réel et fiction en abordant crûment les questions relatives à la sexualité féminine en général, et au tabou de la virginité en particulier.

¹⁰ Née en 1967 à Rennes d'un père algérien ayant quitté son pays pour la France pendant la guerre en vue de poursuivre ses études et d'une mère bretonne, fille de bourgeois catholiques, Nina Bouraoui passe à Alger toute son enfance et une partie de son adolescence. Déchirée entre deux cultures, elle quitte définitivement l'Algérie pour la France en 1981, où elle se consacre désormais à l'écriture.

¹¹ S'éloignant du témoignage, Nina Bouraoui mêle le simulacre autobiographique, le fantasme, l'allégorie et l'oralité, pour mettre en scène, dans une langue violente et crue, l'imaginaire d'une adolescente musulmane née à Alger en 1970. Élevée dans un milieu traditionnel, Fikria reçoit une éducation extrêmement rigide, organisée autour de la stricte séparation des sexes et de leurs espaces, du culte de la virginité, du déni du corps et du silence sur les questions sexuelles. Dès la puberté, elle est cloîtrée, à l'instar de ses sœurs, dans la maison familiale. Enragée de solitude et de désirs refoulés au nom d'une tradition mortifère à force d'être inhibitrice, elle ne connaît du dehors que la rue, espace masculin où errent des hommes esseulés et frustrés qu'elle observe en cachette, « voyeuse » désespérée depuis la fenêtre de sa chambre.

¹² On rappellera toutefois que de tels comportements maternels et le lien puissant établi entre virginité et valeur des filles sur le marché matrimonial constituaient aussi la norme en France jusque dans les années 1950-1960. Ainsi par exemple, l'écrivaine autobiographe Annie Ernaux, née en 1940, rappelle-t-elle que « [le sexe] était le premier critère d'évaluation des filles, les départageait en 'comme il faut' et 'mauvais genre'. [...] La honte ne cessait pas de menacer les filles. [...] Rien, ni l'intelligence, ni les études, ni la beauté ne comptait autant que la

maternel peut aller jusqu'aux sévices, telle l'application de piment sur le sexe de sa fille pour la punir d'être sortie avec des garçons que l'une des mères algériennes raconte à ses amies dans l'ouvrage de Leïla Sebbar, *Fatima ou les Algériennes au square* (Stock 1981)

Dans son unique roman autobiographique cathartique *Oumelkheir*, fondé sur ses souvenirs d'enfance et d'adolescence, l'universitaire Houria Kadra-Hadjadji évoque ce cadrage permanent des aînées sur les plus jeunes : « 'La pudeur, la honte et la peur', telles étaient les valeurs morales inculquées aux filles depuis la tendre enfance ; telles étaient les règles transmises par la voix multiple et inlassable des femmes ; voix obsédante qui prescrivait, enjoignait, ordonnait, exigeait, défendait, empêchait, interdisait, proscrivait, reprochait, blâmait, condamnait, maudissait, menaçait, inquiétait, effrayait, terrorisait ; voix qui n'expliquait, ne justifiait aucun principe. Il ne fallait poser aucune question, il fallait obéir à des impératifs aussi nombreux que draconiens.¹³ »

Mais la réception conforme de ces discours allusifs par les adolescentes n'est pas certaine, et les malentendus nombreux.

L'hymen, doit à tout prix être protégé¹⁴. Toutefois, la prescription des règles de conduite à observer scrupuleusement pour éviter l'accident irréversible ne peut se dire que de manière allusive, dans des discours anxigènes et euphémistiques, que les fillettes ne comprennent pas toujours : en l'absence d'éducation sexuelle, ce qui est *haram* [péché] ne s'exprime que dans les implicites, les métaphores mystérieuses et les non-dits des transactions éducatives où se transmet le tabou¹⁵. Une écrivaine algérienne, devenue gynécologue, se souvient des allusions et des mises en garde répétées de sa grand-mère quand, petite, elle voulait faire du vélo : « 'Attention, n'abîme pas ton trésor !' J'avoue qu'à cet âge-là, je ne comprenais pas(...). Ces souvenirs sont là et ne s'effacent jamais. » De même, dans une autobiographie à succès intitulée *Une Algérienne debout*, la militante Khalida Toumi-Messaoudi raconte son étonnement lorsque enfant, elle se prête intriguée à des rites conjuratifs de protection qu'elle ne comprend pas : « Il y avait des rites auxquels je me prêtais sans savoir vraiment de quoi il retournait. Je me souviens de celui qu'on pratiquait quand les femmes confectionnaient un burnous [...]. C'était un garçon qui faisait passer le fil pour tisser la trame, et chaque fois que le fil se tendait, je devais l'enjamber et prononcer en même temps une formule : 'toi, tu es un fil, et moi, je suis un mur'. [...] En fait, jusqu'à la puberté, on insinue ; mais ce n'est que lors des premières règles qu'on te met en garde contre la grossesse illicite et la séduction [...]. Un conseil des femmes de la famille s'est réuni. Elles m'ont expliqué que Satan peut jouer de mauvais tours...¹⁶ « ..

réputation sexuelle d'une fille, c'est-à-dire sa valeur sur le marché du mariage, dont les mères, à l'instar de leurs mères à elles, se faisaient les gardiennes [...]. La fille mère ne valait plus rien, n'avait rien à espérer [...]. La vie sexuelle restait clandestine et rudimentaire, hantée par 'l'accident'. Nul n'était censé en avoir un avant le mariage » (*Les Années*, Paris, Gallimard, 2008, p. 50, 73-74 et 81).

¹³ Kadra-Hadjadji (Houria), *Oumelkheir*, Alger, Entreprise nationale du livre, 1989, p. 165.

¹⁴ Ainsi, Sâadia, l'une des héroïnes du premier roman de Malika Mokeddem *Les Hommes qui marchent*, qui a perdu sa virginité suite à un viol, est-elle décrite par l'auteure comme « condamnée au péché à perpétuité, elle appartenait désormais au monde des bannies » (Paris, LGF Livre de poche, 1999, p. 57 [1^{ère} éd. Paris, Ramsay, 1990]). Née en 1949 à Kenadsa en Algérie où elle passe, recluse, son enfance et son adolescence, Malika Mokeddem, devenue néphrologue après des études de médecine à Oran puis à Paris, s'établit en France en 1977, et vit depuis 1979 à Montpellier. Elle commence à écrire à 40 ans, après avoir abandonné dès 1985 la profession médicale pour se consacrer à l'écriture de romans qui tous dénoncent l'ordre patriarcal.

¹⁵ Voir Mebtouche Nedjai (Fatma Zohra), Yassine (Souryana), « Constructions discursives implicites, transmission et apprentissage des interdits sexuels dans le roman *Oumelkheir* d'Houria Kadra-Hadjadji », in Charpentier (Isabelle), Détrez (Christine) [dir.], *op. cit.*

¹⁶ Toumi-Messaoudi (Khalida), *Une Algérienne debout*, Paris, Flammarion, 1995, p. 49.

Le roman d'Houria Kadra-Hadjadji *Oumelkheir* fournit maintes illustrations des tactiques indicielles déployées par les aînées en vue de préserver l'intégrité du fétiche: « Quand tu t'accroupis, tu risques de... Tu vois ce que je veux dire ? Tu ne comprends pas ?¹⁷ » Pour tester la « vigilance » de la petite fille, Ma Zoulikha, l'aïeule du clan, va même jusqu'à la « tester » durant son sommeil (elle lui frotte le bas-ventre): « – Tu ne comprends pas, Oumelkheir, espèce d'ahurie ? », s'indigne la vieille femme, avant d'asséner: « Je suis très inquiète à ton sujet, tu sais. J'ai la preuve qu'on peut te violer pendant ton sommeil sans te réveiller...¹⁸ » Même la vénérable aînée ne peut transgresser la loi du silence pour transmettre l'interdit. Elle est également tenue d'user d'une métaphore lorsqu'elle affirme à la fillette qu'elle risque « de perdre la rougeur de son visage »¹⁹, expression euphémistique de l'arabe dialectal algérien qui signifie, dans cette région oranais, « perdre sa virginité ». Cette mise en garde obscure avait déjà été formulée à Oumelkheir par sa mère Laalia dès la puberté, sans toutefois que l'enfant n'en saisisse le sens. Laalia se lamente régulièrement à propos de sa fille qu'elle qualifie de « malédiction », précisément parce que, ne partageant pas les présupposés culturels indispensables, Oumelkheir « ne comprend rien à demi-mot... »

Comme on le voit dans ce dernier exemple, le terme même de « virginité » peut ne jamais être prononcé par les mères. Force est de constater que plus de deux décennies plus tard, rien ne semble avoir changé, pas davantage dans l'espace fictionnel que dans la société algérienne. On retrouve en effet semblable écho dans le quatrième roman de Leïla Marouane, *La Jeune fille et la mère* (Seuil 2005). « Ma mère [...] ne me battait pas, [...] mais sa peur du déshonneur était telle qu'elle me traitait parfois comme si j'avais été la fille de sa pire ennemie. Tu la perds (elle usait d'un vocabulaire cru, mais elle ne prononçait jamais le mot virginité), tu la perds, et c'est la fin de nous, c'est la fin de tout, tu la perds, et ton père nous jette dans le désert, tu la perds et tes frères et sœurs seront des orphelins à la merci des vampires... Tu la perds et je t'égorge de mes propres mains, finissait-elle dans un grognement [...] »²⁰ ». Dans l'entretien réalisé sous couvert d'anonymat à Paris en novembre 2006, une autre romancière d'origine algérienne se rappelle également des stratégies discursives d'évitement de sa mère, qui n'évoquait inlassablement, durant son adolescence, la virginité que sous l'invariant « ça », la plaçant au-dessus de tout autre chose, y compris la réussite scolaire: « Elle me répétait sans cesse: 'Si tu ne réussis pas à l'école, on pourra faire quelque chose, mais ça, une fois que tu le perds, c'est fini... On ne peut pas donner une fille 'sale'. »

Face aux malentendus possibles, subsistent dans les trois pays du Maghreb, des rites transgénérationnels qui visent à empêcher la transgression de l'interdit.

À l'instar de Nina Bouraoui qui, dans *La Voyeuse interdite*, évoque ces « campagnardes au sexe cousu », soumises au contrôle de « grand-mères au doigt inquisiteur, détectives de fautes et de souillures, [...] 'rabats plaisirs', moralistes à la gomme, bourreaux obsédés par la similitude, voleuses d'extases, empêcheuses d'amour »²¹, de nombreuses écrivaines maghrébines se font ainsi l'écho de rites conjuratoires et protecteurs de clôture symbolique de l'hymen²². C'est souvent la mère ou l'une des aînées de la communauté qui pratique le rite sur

¹⁷ Kadra-Hadjadji (Houria), *op. cit.*, p. 166.

¹⁸ Ibidem, p. 180.

¹⁹ Idem.

²⁰ Marouane (Leïla), *op. cit.*, p. 39-40.

²¹ Bouraoui (Nina), *op. cit.*, p. 14 et 133.

²² En Algérie, ce rituel inhibiteur est dénommé *tqaf*, *r'bît* ou *r'bât* [action de ferrer, de nouer], *teskâr* [action de fermer] ou *tesfâh* [action de blinder]. Voir Ferhati (Berkahoum), « Les clôtures symboliques des Algériennes: la virginité ou l'honneur social en question », *Clio*, n° 26, 2007, p. 169-180; Moussa (Fatima), Masmoudi (Badia), Barboucha (Rania), « Du tabou de la virginité au mythe de 'l'inviolabilité'. Le rite du *r'bit* chez la fillette dans l'est algérien », *Dialogue*, vol. 185, 2009, p. 91-102. Pour la Tunisie, où il est souvent désigné sous le terme

la fillette vers l'âge de 11 ans : en général, elle pose sur les cheveux dénoués de la préadolescente, vêtue d'une robe large, dépouillée de sous-vêtements et de tout bijou, un cadenas qu'elle ferme à clé, après avoir prononcé et fait répéter à l'enfant des formules incantatoires. La veille du mariage, la même femme doit impérativement procéder au « dénouement » de la promesse en ouvrant le cadenas avec la clé qu'elle seule peut garder, sous peine que la consommation de l'union ne puisse survenir. Dans son premier récit autobiographique *Les Hommes qui marchent*, publié chez Ramsay en 1990, la romancière Malika Mokeddem rapporte ainsi une scène violente où la mère et la tante de l'une des héroïnes, Leïla, attrapent la petite fille pour lui accrocher un cadenas à l'entrejambe, afin de lui éviter toute souillure avant le mariage : « Leïla protesta. Braquées sur elle, deux paires d'yeux suspicieux la vrillaient tandis que deux paires de mains se saisissaient d'elle. Leïla se débattit. Vaine résistance. Déjà on lui arrachait ses vêtements et écartait ses cuisses. [...] 'Ma fille [...] il faut que je vérifie que tu es bien vierge et que je te noue'²³ », assène la mère de la fillette. Le thème du sexe féminin symboliquement « scellé » se retrouve dans le second « conte intime » de Nedjma²⁴, *La Traversée des sens*, publié chez Plon en 2009, dont l'intrigue est située dans l'Algérie coloniale. L'héroïne du roman, Leïla, a subi elle aussi, à l'instar de ses sœurs, le *tqaf*, qui a « ferré » « hermétiquement » son sexe. Le sortilège n'ayant pas été levé comme il se doit la veille du mariage, la jeune femme, pourtant vierge et totalement ignorante des choses du sexe, est honteusement répudiée le jour de ses noces pour « vice d'hymen », son mari n'étant pas parvenu à la déflorer²⁵.

3. Les mères « gendarmes de la virginité » entre aliénation et affirmation d'un pouvoir statutaire

L'ensemble des récits féminins évoqués et les pratiques qu'ils exposent sans fard mettent en lumière le fait que, généralement privées d'instruction, dépourvues de liberté quant à leur propre corps, des générations de femmes, futures mères, belles-mères, grands-mères responsables de la socialisation des filles, ont été marquées par l'éducation qu'elles ont elles-mêmes reçue. Dans son autobiographie *Une Algérienne debout*, Khalida Toumi-Messaoudi dénomme « gendarmes de la virginité » ces puissants « relais du système patriarcal qui les opprime »²⁶. Perpétuant la tradition, elles affirment et renforcent également leur pouvoir statutaire aux yeux de la communauté en se montrant souvent « plus royalistes que le roi ». Certifiant intact le principal (parfois l'unique) capital de leurs filles convertible sur le marché matrimonial, les mères entretiennent dans ce registre symbolique particulier un rapport quasi symbiotique avec leur progéniture féminine. Conditionnées à voir dans la virginité le seul « trésor » de toute jeune fille, elles y puisent un motif insigne de valorisation personnelle, l'assentiment du groupe leur étant alors destiné. Dans l'économie des échanges symboliques intergroupes, l'observation du tabou est appréhendée comme une « mise à l'épreuve » solennelle dans laquelle sont collectivement évalués, à l'aune du respect dévolu à l'interdit de

« tasfih », voir Ben Dridi (Ibtissem), *Le Tasfih en Tunisie – Un rituel de protection de la virginité féminine*, Paris, L'Harmattan, 2004.

²³ Mokeddem (Malika), *op. cit.*, p. 241.

²⁴ Le pseudonyme évocateur de Nedjma protège une écrivaine se présentant comme une Berbère musulmane d'une cinquantaine d'années, qui aurait été mariée de force à l'âge de 17 ans avec un homme de 23 ans son aîné. Elle a défrayé la chronique littéraire en publiant en 2004 chez Plon un premier « récit intime » érotique partiellement autobiographique, *L'Amande*. Voir Charpentier (Isabelle), « Amande amère... Obsession de la virginité, violence, érotisme et stéréotypes dans les 'contes intimes' *L'Amande* (2004) et *La Traversée des sens* (2009) de Nedjma », *Francofonie* (Cadix), n° 19, 2010, p. 8-31. Article repris dans *Raison publique*, n° 14, 2011 [en ligne : www.raison-publique.fr].

²⁵ D'après les travaux cliniques de certains psychiatres maghrébins, l'interdit de la virginité est tellement incorporé que, dans certains cas, le rituel magique semble en effet « fonctionner », la mariée non « dénouée », anxieuse et contractée, ne se laissant pas pénétrer par son époux lors de la nuit de noces.

²⁶ Toumi-Messaoudi (Khalida), *op. cit.*, p. 47.

la virginité, les mérites éducatifs et les qualités morales et sociales de l'endogroupe, incarné ici par un personnage central : la mère²⁷.

Dans *Oumelkheir*, Houria Kadra-Hadjadji montre comment jusqu'aux jeux les plus anodins des fillettes constituent pour les aînées autant de vecteurs d'apprentissage des traditions : les petites filles sont ainsi encouragées par leurs mères à marier leurs poupées et à célébrer leur virginité par des youyous d'allégresse, imitant ceux effectivement lancés lors des fêtes de mariage. Mais là non plus, l'imitation n'entraîne pas explication du phénomène reproduit, comme en témoigne l'étonnement d'Oumelkheir lorsqu'elle observe une telle scène de jeu : « Un jour, Oumelkheir eut un choc en voyant Zohra [une petite camarade] prendre un carré de tissu blanc, le presser contre sa gencive inférieure pour le tacher de sang et l'accrocher comme un glorieux étendard en poussant des youyous. Il n'y avait aucune malice, aucun sous-entendu scabreux dans les gestes de Zohra, mais le sérieux impressionnant de celle qui s'acquitte d'une mission importante, de la mère qui affiche la virginité de sa fille, couronnement d'une éducation et d'une vie réussies²⁸. » Quand Oumelkheir, intriguée, demande des éclaircissements à Ma Zoulikha, cette dernière préfère, une nouvelle fois, recourir à une métaphore euphémistique plutôt que dévoiler explicitement le tabou : « Dans toutes les noces, on voit la même chose. Voyons, l'explication est très simple : tu as bien vu qu'on emmène la mariée de chez son père, en voiture, avec youyous et klaxons. [...] Dans la première auto où prend place la mariée, il y a un clou, oui, un clou. La mariée s'assoit dessus, se blesse et saigne. Le sang tache sa chemise et cette chemise, on la montre aux invités. Tu as bien compris ?²⁹ »

On saisit mieux dès lors l'inquiétude profonde qui habite les mères au lendemain des noces de leurs filles, leur quête toujours anxieuse d'indices visuels confirmant *a posteriori* le respect de l'interdit inlassablement inculqué à leur progéniture durant l'adolescence et leur soulagement lorsque cette preuve est tangible. Ainsi, l'une des romancières interrogées au cours de l'enquête, fille d'un ouvrier algérois, se souvient-elle du bonheur et de la fierté de sa mère après l'exhibition du drap tâché lors du mariage de sa sœur aînée : « Ma mère et ses copines dansaient avec le drap nuptial maculé de sang. Elles avaient l'air si heureuses, maman pleurait de joie. La virginité est d'abord une histoire de femmes », estime-t-elle. Nombreuses sont les écrivaines maghrébines à décrire la violence de cette coutume liée à la défloration nuptiale³⁰ et sa signification éminente pour les mères. Ainsi, Fikria, la narratrice de Nina Bouraoui dans *La Voyeuse interdite*, évoque-t-elle également ce « drap maculé de sang et d'honneur. Dans ton tissu se dessine à l'encre carmin l'espoir et la crainte des mères [...] »³¹. La seule échappatoire aux prescriptions de l'ordre patriarcal ne peut être qu'onirique, comme en témoigne le rêve provocant que la jeune fille rapporte, où elle se voit déflorée par un cintre, ruinant ainsi tous les espoirs de « bon » mariage que sa mère nourrit à son endroit : « Comme un enfant découvrant un nouveau jouet, le petit cintre s'amusait à l'intérieur de moi, [...] puis, brûlé par les rouages de la mécanique en marche, il sortit incandescent de la blessure pleine de sang qui ne cessait de couler sur mon drap. J'avais l'impression de me faire longuement vidanger, tout sortait, les espoirs de ma mère, la souillure, la pureté, l'impureté ; l'obsession, la cible de mon futur époux et je m'assoupis dans un grand éclat de rire !³² » La mère de Fikria finit néanmoins par la marier à un « bon parti », inconnu de la jeune fille et beaucoup plus âgé ; et c'est avec anxiété qu'elle se poste au seuil de la chambre des noces. « Auteur du

²⁷ Pour le cas marocain, voir Lacoste-Dujardin (Camille), *Des mères contre les femmes. Maternité et patriarcat au Maroc*, Paris, La Découverte, 1985.

²⁸ Kadra-Hadjadji (Houria), *op. cit.*, p. 57.

²⁹ *Ibid.*, p. 182.

³⁰ Comme l'ont confirmé en entretien plusieurs écrivaines, ce rite coutumier, s'il tombe progressivement en désuétude, n'a pas encore totalement disparu, notamment dans les zones rurales algériennes.

³¹ Bouraoui (Nina), *op. cit.*, p. 14.

³² *Ibid.*, p. 109.

terrible complot, elle attendra, anxieuse, derrière la porte de la chambre nuptiale le déchirement honorifique qui ne flattera que son orgueil de mère. Elle guettera mes moindres soupirs, mes moindres soubresauts, puis tambourinera à la porte, trop impatiente de brandir le drap taché : signe infallible de ma parfaite éducation. Et les youyous de la famille se mêleront aux cris de joie d'une mère confiant sa progéniture à un inconnu. Meurtrière maman.³³ », conclut la romancière...

Cette littérature réflexive, qui élit la transmission féminine du tabou de la virginité comme l'une de ses thématiques récurrentes, représente et met en question les constructions sociales du corps et de la sexualité dans les pays de culture arabo-musulmane. La part de fiction, d'imaginaire, d'expériences non directement vécues en première personne mais relatées, vues ou entendues que ces écrits peuvent éventuellement recéler, tout comme d'ailleurs – et conséquemment – l'évaluation de leur « qualité esthétique », ne sont pas des questions pertinentes pour le sociologue qui les prend pour objet. Certes, ces regards, qui ne constituent que des représentations possibles d'une réalité complexe et disparate, ne peuvent évidemment être érigés en documents ethnographiques sur « la condition féminine », encore moins en catégorie analytique unique épuisant l'explicitation des rapports de genre en Algérie. En revanche, en la (quasi) absence d'études sociologiques robustes menées dans ce pays sur la socialisation sexuelle, on peut formuler l'hypothèse que de telles « traces » littéraires laissées par des auteures endossant ou non le label « féministe » contribuent à publiciser la réflexion sur les contrôles communautaires qui ont contraint et contraignent encore les corps féminins dans les sociétés patriarcales.

Questionnant l'interdit rémanent pesant sur la virginité dans un pays où l'islam, religion d'État, est à la fois dogme et institution, culture et histoire, les écrivaines (franco)algériennes s'approprieraient surtout une parole transgressive (qui plus est sur le corps et la sexualité) jusqu'à lors confisquée. Conquérant une autonomie intellectuelle nouvelle en tant qu'individus et en tant que femmes créatrices par l'écriture (publiée) de soi et la mise en scène du réel, elles participeraient ainsi plus largement à dévoiler et à déconstruire les jeux et enjeux de pouvoir au fondement des relations de genre. L'engagement par et dans l'activité symbolique d'écriture ne serait ainsi pas tant celui d'une cause particulière, mais « un engagement contre tous les silences. [...] C'est un acte de liberté et d'affirmation de soi », souligne ainsi l'écrivaine et éditrice Maïssa Bey en entretien. Et en tant que tel, au regard des valeurs dominantes de la culture d'origine, il apparaîtrait profondément subversif.

³³ Ibid., p. 25.